

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13

CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1453 - 25 janvier 1990 - 5,5 F

D 1453 **CUBA: FIDEL CASTRO JUGE LA SITUATION** DES PAYS DE L'EST

L'effondrement successif, tel un château de cartes, des régimes communistes dans l'Europe de l'Est n'a pas fini d'ébranler le statu quo mondial issu de la Seconde guerre mondiale. A Cuba, le régime résiste à la "perestroïka" gorbatchévienne en prônant une politique de "rectification" des erreurs et des défaillances du socialisme (cf. DIAL D 1430). Le lecteur prendra la mesure de l'impact à Cuba des bouleversements politiques en Europe de l'Est en lisant les déclarations de Fidel Castro sur le sujet. Ce point de vue est extrait du discours prononcé le 7 décembre 1989 par le chef de l'Etat à l'occasion de la cérémonie de deuil national pour les 2289 "combattants internationalistes" cubains tués au combat ou morts en service commandé, principalement en Angola. Le texte ci-dessous est celui de l'édition française de *Granma* (résumé hebdomadaire) du 17 décembre 1989.

Comme premier effet direct des ébranlements à l'Est, le Parti communiste cubain a tenu du 11 au 13 décembre 1989 un sommet consacré aux reconversions économiques de l'appareil productif cubain.

Note DIAL

DISCOURS DU MAUSOLÉE DU CACAUAL EN HOMMAGE AUX HÉROS DE L'ÉPOPÉE INTERNATIONALISTE

(Extraits)

(...)

La patrie dans laquelle ils reviennent s'est lancée dans une lutte titanesque pour le développement tout en continuant de faire face avec une dignité exemplaire à l'embargo criminel de l'impérialisme, à quoi vient maintenant s'ajouter la crise qui a surgi dans le camp socialiste et dont notre pays ne peut attendre que des conséquences négatives, économiquement parlant.

Ce n'est pas précisément de la lutte anti-impérialiste ni des principes de l'internationalisme dont on parle aujourd'hui dans la plupart de ces pays-là. Ces mots n'apparaissent même plus dans la presse. Ces concepts ont été virtuellement bannis de leur vocabulaire politique. En revanche, les valeurs capitalistes sont en train de prendre un essor inouï dans ces sociétés-là.

Or, le capitalisme veut dire: échange inégal aux dépens des peuples du tiers-monde; exacerbation de l'égoïsme individuel et chauvinisme national; règne de l'irrationnel et de l'anarchie en matière d'investissements et de production; sacrifice impitoyable des peuples sur l'autel de lois économiques aveugles; loi du plus fort; exploitation de l'homme par l'homme; sauve-qui-peut. Le capitalisme entraîne bien d'autres choses sur le plan social: la prostitution, les drogues, le jeu, la mendicité, le chômage, des clivages ahurissants entre les citoyens, l'épuisement des ressources naturelles; l'empoisonnement de l'atmosphère, des océans, des fleuves, des forêts; sans compter, surtout, le pillage des nations sous-développées par les

D 1453-1/5

pays capitalistes industriels. S'il a signifié par le passé le colonialisme, il veut dire dans le présent la néo-colonisation de milliards d'êtres humains par des méthodes économiques et politiques plus sophistiquées mais aussi moins coûteuses, plus efficaces et plus impitoyables.

Ce n'est pas le capitalisme qui pourra jamais tirer le socialisme de ses difficultés actuelles

Ce n'est pas le capitalisme - avec son économie de marché, ses valeurs, ses catégories et ses méthodes - qui pourra jamais tirer le socialisme de ses difficultés actuelles et lui permettre d'amender les erreurs éventuelles. Une bonne partie de ces difficultés ne sont pas nées que de ces erreurs; elles sont aussi issues de l'embargo rigoureux et de l'isolement auxquels ont été soumis les pays socialistes de la part de l'impérialisme et des grandes puissances capitalistes qui monopolisaient quasiment toutes les richesses et toutes les techniques de pointe dans le monde, et ce grâce à la mise à sac des colonies, à l'exploitation de la classe ouvrière nationale et au vol massif des cerveaux dans les pays qui avaient encore à se développer.

Le capitalisme a déclenché des guerres dévastatrices - qui ont coûté des millions de vies et entraîné la destruction de la quasi totalité des moyens de production accumulés - contre le premier Etat socialiste, lequel a dû, tel le phénix, renaître plusieurs fois de ses cendres et a prêté à l'humanité des services tels que celui de renverser le fascisme et de promouvoir décisivement le mouvement de libération des pays encore colonisés. On veut aujourd'hui biffer tout cela d'un trait.

On se sent pris de répugnance à voir comment beaucoup se consacrent maintenant, en URSS même, à nier et à détruire la prouesse historique et les mérites extraordinaires de ce peuple héroïque. Ce n'est pas là une manière de rectifier et d'amender les erreurs incontestables qu'a commises une révolution née des entrailles de l'autoritarisme tsariste, dans un immense pays, pauvre et en retard. On ne saurait maintenant vouloir faire payer à Lénine l'addition de la plus grande révolution de l'histoire dans la vieille Russie des tsars.

Voilà pourquoi nous n'avons pas hésité à interdire la circulation de différentes publications soviétiques qui étaient bourrées jusqu'à la gueule de venin contre l'URSS même et contre le socialisme. On perçoit, derrière, la main de l'impérialisme, de la réaction et de la contre-révolution. Certaines de ces publications ont même déjà commencé à réclamer la cessation des relations commerciales équitables et justes qui se sont nouées entre l'URSS et Cuba depuis la révolution chez nous. Bref, elles demandent que l'URSS commence à pratiquer avec Cuba l'échange inégal, en vendant toujours plus cher et en achetant toujours meilleur marché nos produits agricoles et nos matières premières, exactement ce que font les Etats-Unis vis-à-vis des pays du tiers monde, ou alors, à la limite, que l'URSS se joigne à l'embargo yankee contre Cuba.

La destruction systématique des valeurs socialistes et le travail de sape mené par l'impérialisme ont, de pair avec les erreurs commises, hâté la déstabilisation des pays socialistes d'Europe de l'Est. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Etats-Unis ont mis au point et pratiqué une stratégie consistant à mener une politique différenciée pour chaque pays et à miner le socialisme de l'intérieur.

L'impérialisme et les puissances capitalistes ne se tiennent plus de joie devant les événements. Ils sont convaincus, non sans raison, que le camp socialiste a virtuellement cessé d'exister. On trouve d'ores et déjà dans certains pays d'Europe de l'Est des équipes complètes de Nord-Américains, dont des conseillers du président des Etats-Unis, en train de planifier le développement capitaliste. Une dépêche de presse informait ces jours-ci que ces gens-là étaient fascinés par cette expérience excitante. L'un d'eux, un fonctionnaire du gouvernement nord-américain pour être précis, se disait partisan d'appliquer en Pologne un plan similaire au New Deal par lequel Roosevelt s'était efforcé de mitiger la grande crise du capitalisme, et ce

en vue de secourir les 600.000 travailleurs polonais qui se retrouveront au chômage en 1990 et la moitié des 17.800.000 travailleurs du pays qui devront se requalifier ou changer d'emploi par suite de la mise en place d'une économie de marché.

L'impérialisme et les puissances capitalistes de l'OTAN sont aussi convaincus, et non sans raison, que le pacte de Varsovie a cessé d'exister et n'est plus qu'une fiction; que des sociétés rongées et minées de l'intérieur seraient incapables de faire front.

Est-ce en renonçant aux principes les plus élémentaires du marxisme-léninisme qu'on va perfectionner le socialisme?

On a dit qu'il fallait perfectionner le socialisme. Nul n'a rien à redire à ça, car c'est là un principe inhérent à toute oeuvre humaine, depuis toujours. Mais est-ce donc en renonçant aux principes les plus élémentaires du marxisme-léninisme qu'on va perfectionner le socialisme? Pourquoi les réformes doivent-elles donc s'orienter sur la voie capitaliste? Si, comme d'aucuns le prétendent, ces idées sont révolutionnaires, pourquoi sont-elles soutenues avec une si belle unanimité et avec une telle fougue par les dirigeants de l'impérialisme?

Le président des Etats-Unis s'est lui-même qualifié - insolite déclaration! - de meilleur défenseur des doctrines qu'on applique actuellement dans maints pays du camp socialiste.

Une idée vraiment révolutionnaire n'aurait jamais reçu le soutien enthousiaste du chef de l'empire le plus puissant, le plus agressif et le plus vorace qu'ait connu l'humanité.

A l'occasion de la visite que nous a faite le camarade Gorbatchev en avril dernier, ce qui nous a permis d'avoir des entretiens profonds et sincères, j'ai affirmé publiquement devant l'Assemblée nationale qu'il fallait respecter le droit de n'importe quel pays socialiste de construire le capitalisme, si tel était son souhait, tout autant que le droit de n'importe quel pays capitaliste de construire le socialisme.

La révolution ne s'importe pas, pas plus qu'elle ne s'exporte. Aucun Etat socialiste ne peut se fonder par insémination artificielle ou par simple greffe d'embryon. La révolution a besoin de conditions propices dans une société donnée, de sorte que seul chaque peuple peut en être le créateur. Ces idées ne sont pas en opposition avec la solidarité que les révolutionnaires peuvent et doivent s'offrir mutuellement. La révolution est aussi quelque chose qui peut avancer ou reculer, voire échouer. Mais un communiste doit être avant tout courageux et révolutionnaire. Le devoir des communistes est de lutter en toutes circonstances, si défavorables qu'elles soient. Les communistes de Paris surent lutter et mourir en défendant leurs idées. On n'amène pas sans combat les pavillons de la révolution et du socialisme. Seuls les lâches et les lâcheurs se rendent, pas les communistes et les révolutionnaires.

L'impérialisme invite maintenant les pays socialistes européens à devenir le réceptacle de ses capitaux excédentaires, à développer le capitalisme et à participer au pillage des pays du tiers monde.

Une bonne partie des richesses du monde capitaliste développé provient, on le sait, de l'échange inégal avec ces pays-là. Des siècles durant, on les a mis à sac à titre de simples colonies, on a réduit en esclavage des centaines de millions de leurs habitants, on a bien souvent épuisé leurs réserves d'or, d'argent et autres minerais, on les a exploités impitoyablement et on leur a imposé le sous-développement. Telle a été la conséquence la plus directe et la plus patente du colonialisme. On les saigne aujourd'hui à blanc par le biais d'une dette incommensurable et impossible à honorer, on leur arrache leurs produits de base à des prix de famine, on leur vend des produits finis toujours plus chers, on ne cesse de leur extorquer des ressources financières et humaines par la fuite des capitaux et le vol des cerveaux, on bloque leur commerce par le dumping, les tarifs douaniers, les contingentements des produits synthétiques de substitution nés d'une technologie de pointe et des produits qu'on subventionne quand ils en sont pas compétitifs.

L'impérialisme souhaite donc que les pays d'Europe de l'Est se joignent à ce pillage colossal, ce qui ne semble pas du tout déplaire aux théoriciens des réformes capitalistes. Voilà pourquoi dans nombre de ces pays-là, plus personne ne dit rien de la tragédie du tiers monde et pourquoi on détourne les foules mécontentes vers le capitalisme et l'anticommunisme, voire, dans l'un d'eux, vers le pangermanisme. Ce cours des événements risque même de conduire à des courants fascistes. Le prix que l'impérialisme agite sous leur nez, c'est une participation au pillage de nos peuples, qui est la seule façon de bâtir des sociétés de consommation capitalistes.

Les Etats-Unis et les autres puissances capitalistes préfèrent maintenant, et de loin, investir en Europe de l'Est plutôt que partout ailleurs sur la planète. Quelles ressources peut donc bien attendre le tiers monde, où vivent des milliards de personnes dans des conditions infrahumaines, si les événements suivent ce cours?

(...)

Ici, à Cuba, nous sommes en pleine rectification. Mais il est impossible de développer une révolution ou une rectification vraiment socialiste sans un parti fort, discipliné et respecté. Il n'est pas possible d'y parvenir en calomniant le socialisme, en détruisant les valeurs, en discréditant le parti, en démoralisant l'avant-garde sociale, en semant partout le chaos et l'anarchie. On peut promouvoir de la sorte une contre-révolution, mais pas des changements révolutionnaires.

L'impérialisme yankee pense que Cuba ne pourra pas résister et que la nouvelle conjoncture surgie dans le camp socialiste lui permettra inexorablement de faire plier notre révolution.

Or, Cuba n'est pas un pays où le socialisme est arrivé dans les fourgons de l'Armée rouge victorieuse. Le socialisme à Cuba, ce sont les Cubains eux-mêmes qui l'ont façonné dans une lutte authentique et héroïque. Trente années de résistance au plus puissant empire de la terre qui a voulu détruire notre révolution attestent de notre force politique et morale.

Ce n'est pas une poignée de parvenus inexperts qui est à la tête du pays, ni de nouveaux venus aux postes dirigeants. Les dirigeants d'ici proviennent des rangs des vieux militants anti-impérialistes formés à l'école de Mella et de Guiteras; des rangs de La Moncada, du Granma, de la Sierra Maestra et de la lutte clandestine, de Playa Giron et de la Crise des fusées, au terme de trente ans de résistance héroïque à l'agression impérialiste, de grands exploits sur le plan du travail et de glorieuses missions internationalistes. Des hommes et des femmes de trois générations de Cubains s'unissent et assument des responsabilités dans notre parti aguerri, dans l'organisation de notre merveilleuse jeunesse d'avant-garde, dans nos puissantes organisations de masse, dans nos glorieuses Forces armées révolutionnaires et dans notre ministère de l'Intérieur.

A Cuba, la révolution, le socialisme et l'indépendance nationale sont indissolublement liés.

C'est à la révolution et au socialisme que nous devons d'être aujourd'hui ce que nous sommes. Si le capitalisme venait à s'implanter de nouveau à Cuba, c'en serait fini à jamais de notre indépendance et de notre souveraineté, nous ne serions plus qu'un prolongement de Miami, qu'un simple appendice de l'empire yankee, l'accomplissement de cette prophétie répugnante d'un président nord-américain du siècle passé, quand ce pays cherchait à annexer notre île, qui avait affirmé qu'elle tomberait entre ses mains comme un fruit mûr. Et bien, il y aura un peuple prêt à l'empêcher, aujourd'hui, demain et à jamais. C'est alors qu'il conviendrait de répéter devant sa propre tombe la phrase immortelle de Maceo: "Quiconque tente de s'emparer de Cuba ramassera la poussière de son sol baigné de sang, s'il ne périt dans la lutte."

Les communistes cubains et les millions de révolutionnaires qui forment le gros de notre peuple héroïque et combattant sauront assumer le rôle que leur assigne l'histoire, non seulement comme premier Etat socialiste du continent, mais encore

comme défenseurs inexpugnables, en première ligne, de la noble cause des petits et des exploités de ce monde.

Nous n'avons jamais aspiré à ce qu'on nous confie en garde les glorieux drapeaux et les principes que le mouvement révolutionnaire a su défendre tout au long de sa belle et de son héroïque histoire, mais si le destin nous réservait de compter au nombre des derniers défenseurs du socialisme, dans un monde où l'empire yankee serait parvenu à incarner les rêves de domination du monde d'Hitler, nous saurions défendre ce bastion-ci jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

(...)

Abonnement annuel: France 350 F - Etranger 410 F - Avion 480 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441